

*La Beauté malade*

DAVID HERBERT LAWRENCE

*La Beauté malade*

Traduit de l'anglais par  
CLAIRE MALROUX

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2008

TITRE ORIGINAL

*The Paintings of D. H. Lawrence*

SI les Anglais n'ont donné que fort peu de peintres, ce n'est pas qu'ils soient dépourvus en tant que nation d'un authentique sens de l'art visuel, encore qu'à voir leurs œuvres et la manière dont le paysage a été massacré en Angleterre, on pourrait conclure ainsi et s'en tenir là. Mais ce n'est pas la faute du Dieu qui les a créés. Ils possèdent la même sensibilité esthétique que tout un chacun. La faute en revient à leur attitude à l'égard de la vie.

Les Anglais, et les Américains à leur suite, sont paralysés par la peur. Voilà ce qui entrave et déforme l'existence anglo-saxonne : cette paralysie causée par la peur. Elle entrave la vie, elle déforme la vision et elle étouffe l'élan, dominant tout. Et peur de quoi, au nom du ciel ? Qu'est-ce qui pétrifie de peur à un tel point la race anglo-saxonne aujourd'hui ? Il nous faut répondre à cette question pour comprendre

l'échec anglais dans les arts visuels, car dans l'ensemble c'est un échec.

Il s'agit d'une vieille peur, qui semble s'être ancrée dans l'âme anglaise à l'époque de la Renaissance. Rien ne saurait être plus charmant et plus hardi que Chaucer. Mais déjà Shakespeare est morbide à cause de la peur, la peur des conséquences. Tel est l'étrange fait de la Renaissance en Angleterre : cette terreur mystique des conséquences, des conséquences de l'action. L'Italie a eu aussi sa réaction à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, et elle manifestait une peur analogue. Mais pas aussi profonde, pas aussi souveraine. L'Arétin n'était rien moins que craintif : il était aussi hardi que n'importe quel romancier de la Renaissance, et damait le pion à tous.

C'est une terreur, presque une horreur de la vie sexuelle qui, dirait-on, s'est emparée de la conscience nordique à cette époque. Cela a commencé avec les Elisabethains, tout grandioses que nous les trouvions. Le vrai "nœud mortel" chez Hamlet est entièrement sexuel, c'est l'horreur qu'il a de l'inceste de sa mère, le sexe

se chargeant comme jamais auparavant, me semble-t-il, d'une terreur violente et innommable. Œdipe et Hamlet sont très différents à ce point de vue. Chez Œdipe, il n'y a pas d'horreur du sexe lui-même. Le théâtre grec ne nous montre jamais un tel sentiment. L'horreur, quand elle est présente dans la tragédie grecque, est celle qu'on a pour le *destin*, l'homme pris dans les rets du destin. Mais à la Renaissance, surtout en Angleterre, l'horreur est d'ordre sexuel. Oreste est traqué par le destin et acculé à la folie par les Euménides. Hamlet, lui, est en proie au dégoût horrible que lui inspire son rapport physique avec sa mère, dégoût qui suscite chez lui une répulsion analogue à l'égard d'Ophélie, et presque de son père, même sous les traits d'un fantôme. Le moindre soupçon de rapport physique l'horrifie, comme si c'était une souillure sans nom.

Tout cela est évidemment dû au fait que la conscience "spiritualo-mentale" s'est développée au détriment de la conscience instinctive et intuitive. L'homme en est venu à prendre son propre corps en horreur,

surtout sous l'angle sexuel, et il a cherché de toutes ses forces à supprimer sa conscience instinctive et intuitive, si fondamentale, si physique, si sexuelle. La poésie courtoise, la poésie d'amour, évacue déjà le corps. John Donne, après la passion exacerbée faite d'attraction et de dégoût qui caractérise sa première poésie, devient prêtre. "Ne bois à moi qu'avec tes yeux", chante le poète courtois, expression impensable dans la poésie de Chaucer. "Je ne pourrais pas t'aimer, mon amour, plus que je ne t'honore", chante l'amant courtois. Chez Chaucer, "amour" et "honneur" auraient été plus ou moins identiques.

Mais avec les Elisabéthains, la grande rupture avait commencé à se produire dans la conscience humaine, le mental n'éprouvant que violent dégoût pour le physique, l'instinctif et l'intuitif. Pour les auteurs dramatiques de la Restauration, le sexe est somme toute une chose obscène, mais ils tirent plus ou moins gloire de l'obscénité. Fielding tente en vain de défendre le vieil Adam. Richardson, avec sa pureté de calicot et ses émois de lingerie,

balaie tout devant lui. Swift a un dégoût forcené du sexe et des excréments. Sterne lance ces mêmes excréments à la ronde avec humour. Et le physique chante son chant du cygne avec Burns, et meurt. Wordsworth, Keats, Shelley, les Brontë, sont tous des poètes cadavres. Le corps instinctif et intuitif, si essentiel, est mort et adoré dans la mort – le comble du mal-sain ! Swinburne et Oscar Wilde essaient de provoquer un renouveau à partir du mental. Les "cuisses blanches" de Swinburne sont purement mentales.

Mais en Angleterre – et, à sa suite, en Amérique – on ne s'est pas borné à revêtir l'être physique d'une feuille de vigne ou à l'escamoter en public, comme cela a été le cas en Italie et sur la majeure partie du Continent. L'être physique excitait dans ce pays une horreur et une terreur étranges. Et ce surcroît de morbidité est venu, je crois, du grand choc causé par la syphilis ou la "vérole" et de la prise de conscience des conséquences de cette maladie. La syphilis, quelle que soit son origine, était encore assez récente en Angleterre à la fin

du XV<sup>e</sup> siècle, mais à la fin du XVI<sup>e</sup> ses ravages étaient manifestes et avaient commencé à frapper la pensée et l'imagination. Les familles royales d'Angleterre et d'Ecosse étaient syphilitiques, Edouard VI et Elisabeth avaient la maladie dans leur sang. Edouard VI en mourut tout jeune. Marie décéda sans enfants et dans un état de complète dépression. Quant à Elisabeth, elle n'avait pas de sourcils, ses dents pourrissaient, elle devait se sentir d'une certaine façon, la pauvre, totalement impropre au mariage. Voilà la sinistre horreur qui se cachait derrière la gloire de la reine Bess. Et ainsi les Tudors s'éteignirent, et un autre malheureux syphilitique-né monta sur le trône en la personne de Jacques I<sup>er</sup>. Marie reine d'Ecosse n'eut pas plus de chance que les Tudors, apparemment. Apparemment, son amant Darney suait la vérole, bien que sans doute elle n'en sût rien au début. Mais lorsque l'archevêque de St-Andrews baptisa son bébé Jacques, le futur Jacques I<sup>er</sup> d'Angleterre, le vieil ecclésiastique était si pourri de vérole qu'elle eut une peur terrible qu'il ne

contamine l'enfant. Elle aurait pu s'épargner ces craintes, car l'infortuné bébé avait apporté la maladie avec lui en naissant, l'ayant héritée du stupide Darney. Et donc Jacques I<sup>er</sup> d'Angleterre bavait et traînait les pieds, c'était le pire sot de la chrétienté, et les Stuarts, leur lignée affaiblie, s'éteignirent à leur tour.

Si les familles royales d'Angleterre et d'Ecosse étaient en si piètre état, on peut imaginer ce qu'il devait en être des familles nobles, de la noblesse des deux pays, qui s'adonnaient à la vie libre et aux plaisirs faciles. L'Angleterre faisait commerce avec l'Orient et l'Amérique : sans le savoir, elle avait ouvert ses portes à la maladie. L'aristocratie anglaise voyageait, elle avait des goûts curieux en amour. Et la vérole pénétra dans le sang de la nation, surtout dans celui des classes supérieures, plus exposées à la contagion. Après avoir pénétré dans le sang, elle pénétra dans la conscience et toucha l'imagination vitale.

Il est possible que la syphilis et la prise de conscience de ses conséquences aient porté un grand coup à la psyché espagnole,

précisément à cette période. Et il est possible que la société italienne, qui dans l'ensemble voyageait très peu, n'avait pas de liens avec l'Amérique et qui, en privé, se dominait davantage, ait moins souffert de la maladie. Il faudrait faire une étude approfondie des effets de la "vérole" sur les esprits, les émotions et l'imagination dans les divers pays d'Europe à l'époque élisabéthaine.

L'effet apparent sur nos Elisabéthains et les beaux esprits de la Restauration est curieux. Ils semblent prendre la chose comme une plaisanterie. Le juron courant : "La vérole soit de toi !" était presque drôle. Mais qu'il était courant ! Le mot "vérole" était dans tous les esprits, dans toutes les bouches. C'est l'un des mots qui hantent le discours élisabéthain. Pris de façon très virile, avec beaucoup de bluff à la Falstaff, traité comme une énorme plaisanterie ! La vérole ! Comment, il a la vérole ! Ha-ha ! Mais où est-il allé se fourrer ?

On trouve exactement la même attitude aujourd'hui chez le commun des mortels à l'égard des maladies sexuelles secondaires.

On ne traite plus la syphilis comme une plaisanterie, d'après mon expérience. Le mot même effraie les hommes. On pouvait plaisanter avec le mot "vérole", on ne le peut plus avec le mot "syphilis". Le changement de terme a tué la plaisanterie. Mais les hommes continuent de plaisanter à propos de la *chaude-pisse*, maladie sexuelle secondaire. Ils font même semblant de trouver viril de l'avoir, ou de l'avoir eue. "Quoi ! Jamais une ombre de chaude-pisse ! crie un gentleman à un autre. Mais où avez-vous donc été pendant toute votre vie !" Si au lieu d'employer ce mot on parlait de "blennorragie" ou de Dieu sait quoi, la plaisanterie cesserait. En tout cas, il y a des jeunes gens qui sont venus me voir, verts de peur et tout tremblants parce qu'ils craignaient d'avoir "une atteinte de chaude-pisse".

Malgré toutes leurs plaisanteries à son propos, la vérole n'en était pas une pour les Elisabéthains. La plaisanterie peut être une façon très courageuse d'affronter une calamité, ou au contraire très lâche. Pour ma part je considère que chez les

Elisabéthains, c'était une attitude de pure lâcheté. Ils ne trouvaient pas cette maladie drôle, car vraiment elle *ne l'était pas*. Même l'absence de sourcils et les dents pourries de la pauvre Elisabeth n'étaient pas drôles. Et ils le savaient tous. Ils ignoraient peut-être que c'était la conséquence directe de la vérole, encore qu'ils devaient le savoir. Toujours est-il qu'aucun homme ne peut contracter la syphilis, ou une quelconque maladie sexuelle mortelle, sans se sentir pénétré de la plus profonde et de la plus violente terreur jusqu'aux racines mêmes de son être. Et aucun homme ne peut considérer sans une sorte d'horreur les effets d'une maladie sexuelle sur une autre personne. Nous sommes ainsi faits que cela nous horrifie et nous terrifie tout ensemble. Si grande a été cette terreur qu'on a inventé la plaisanterie sur la vérole pour l'exorciser, et ensuite on a imposé le grand, grand silence. L'homme avait *trop* peur, voilà le fin mot de l'histoire.

Mais aujourd'hui, avec les remèdes que l'on a découverts, il n'y a pas lieu d'avoir *trop* peur. On peut, après toutes ces années,

commencer à regarder la chose en face. Après que le pire mal a été fait.

Car une peur aussi souveraine est un poison pour la psyché humaine. Et celle-là, comme une horrible tumeur secrète, n'a cessé d'empoisonner notre conscience depuis les Elisabéthains, qui furent les premiers à se rendre compte avec terreur de l'entrée du poison syphilitique originel dans le sang.

Je ne connais rien à la médecine et pas grand-chose aux maladies, et les faits que j'avance sont ceux que j'ai recueillis au hasard de mes lectures. Néanmoins, je suis convaincu que la secrète découverte de la syphilis et l'extrême terreur et horreur qu'elle inspirait ont eu un effet immense, incalculable, sur la conscience anglaise et américaine. Même quand la peur n'a jamais été formulée, elle était là, puissante et dominant tout. Je suis convaincu que l'horreur et le désespoir exprimés par Shakespeare dans ses tragédies viennent *en partie* du choc provoqué chez lui par la découverte de la syphilis. Je n'insinue pas un seul instant qu'il l'ait contractée. Je ne